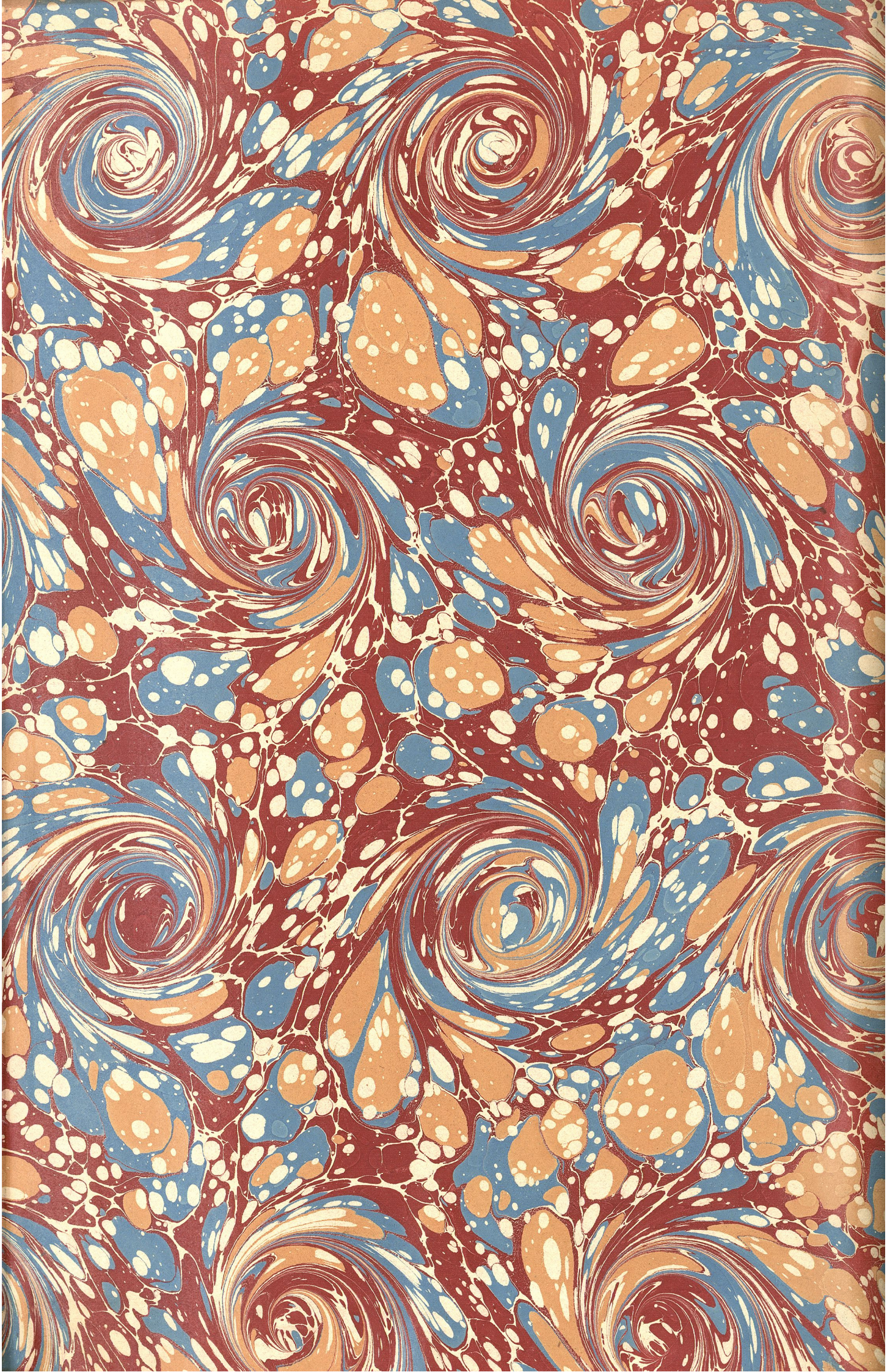
BIBLIOTH. DE L'UNIVERSITÉ

FACULTÉ
DE
THÉOLOGIE
DE PARIS
—
THÈSES

BIBL.
DE
L'UNIVERSITÉ
M.S.
688

BIBL.
DE
L'UNIVERSITÉ
MS.
688



Volume de 274 feuillets
(moins 12, 28, 45, 54, 210, 211, 243, 244)
20 Juin 1912

(collat)

Les erreurs des Sacramentaires.

Pour connaître les hérétiques les plus célèbres qui ont attaqué la présence réelle de notre seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie, il faut remonter jusqu'au IXème siècle, jusqu'à Scot Erigène. Dans l'exposé court et rapide que nous allons donner des erreurs de ces novateurs audacieux, nous verrons l'Eglise, toujours immuable dans sa doctrine, combattre avec la même énergie Scot, Bérenger, Carlostadt, Zuingle, Oecolampade et Calvin; nous n'oublierons pas de faire connaître surtout les folles prétentions de quelques écrivains célèbres qui à diverses époques ont voulu prendre la défense de ces hérésiarques.

Or voici l'occasion qui fit naître au IXème siècle une controverse assez vive sur l'auguste sacrement de l'autel. St Paschase Radbert, abbé de Corbie composa un traité intitulé: Du corps et du sang de Jésus-Christ. C'était moins un traité qu'une exposition claire et simple de la doctrine catholique. On peut réduire l'enseignement de l'abbé de Corbie à ces trois points principaux: 1° L'Eucharistie est le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ — 2° La substance du pain et du vin n'existe plus après la consécration. 3° Dans la communion on reçoit le même corps qui est né de la Vierge Marie, qui a souffert sur la croix et qui est sorti du tombeau. Paschase déclare ensuite que tel est l'enseignement de l'Eglise universelle et qu'on ne peut être sauvé en soutenant le contraire. C'était en effet la croyance de tous les fidèles et de tous les pasteurs, croyance fondée sur l'Ecriture sainte et sur l'imposante tradition des huit siècles précédents. Mais ces expressions: On reçoit dans la communion le même corps qui est né de la Vierge Marie, qui a souffert sur la croix, et..... révoltèrent plusieurs esprits qui ne savaient pas que tel était l'enseignement de St-Justin et des Pères les plus célèbres. Alors une vive controverse s'éleva, les hommes les plus distingués de l'époque y prennent part. Raban-Maur lui-même attaque les

les expressions qu'a employées Paschase en parlant de l'Eucharistie, mais il reconnait avec lui de la manière la plus formelle la présence réelle, la transubstantiation, la manducation réelle du corps de notre Seigneur dans la sainte communion. La même doctrine est enseignée par Haimon évêque d'Halberstadt et par deux auteurs anonymes qui ont écrit également contre le livre de l'abbé de Corbie. L'un de ces deux auteurs va jusqu'à dire que cette croyance est si universellement répandue dans l'Eglise que les païens eux-mêmes ne peuvent l'ignorer. Nous devons donc conclure que cette controverse n'atteignait pas le dogme, mais seulement certaines expressions que l'on croyait nouvelles. Aussi Paschase dans une lettre à Frudegard, défend il la doctrine qu'il avait exposée dans son livre, disant encore que l'Eglise et les saints Pères n'avaient jamais eu d'autre croyance. Cependant le roi Charles le Chauve chargea Scot et Ratramne de composer un traité sur cette matière pour terminer le différend. Ratramne enseigne la même doctrine que les adversaires de Paschase et ne fait encore à l'abbé de Corbie qu'une guerre de mots. — Scot, aventurier venu d'Irlande et surnommé pour cela Erigène, était un esprit superficiel, peu versé dans la théologie, mais il avait le talent de savoir plaire au roi. Il paraît certain qu'il exposa sur l'Eucharistie des opinions hétérodoxes. Nicolas I demanda à Charles le Chauve l'expulsion du théologien téméraire et audacieux: on ne connaît pas le résultat de cette demande, mais on sait bien que le livre de Scot fut condamné plus tard dans le concile de Verceil, lorsque Bérenger osa attaquer de nouveau la doctrine catholique sur l'Eucharistie. Ce livre n'est pas arrivé jusqu'à nous. Le dogme de la présence réelle est donc défendu et par le chef de l'Eglise et par l'abbé de Corbie et par ses adversaires eux mêmes. Scot seul fait exception; mais les réclamations qu'il soulève contre lui prouvent encore la présence réelle d'une manière plus éclatante.

Comment donc le ministre Claude ose-t-il soutenir que ce dogme fut introduit dans l'Eglise par Paschase Radbert? ... Nicole l'a ailleurs victorieusement réfuté avec le plus grand avantage. Comment encore les Calvinistes peuvent-ils regarder Ratramne comme l'adversaire de la présence réelle? Il suffit de lire son livre pour reconnaître que cet auteur enseigne avec candeur et bonne foi ce que l'Eglise a toujours enseigné. Aussi Mabillon n'a pas de peine à renverser leur argumentation vaine et puérile. Mais je suis bien plus étonné de voir M. Guizot attribuer à Erigène une influence transcendante et dire que l'Eglise commença à lutter contre la liberté de penser lorsqu'elle réprima Scot et plus tard Reuchelin et Abeilard.

D'abord cette influence transcendante ne saurait être historiquement prouvée. On peut même dire avec Balmès que les erreurs d'Erigène n'eurent aucune conséquence remarquable. La foi vive et ardente de tous les auteurs qui ont écrit à cette époque sur l'Eucharistie le démontre suffisamment, et cette foi n'avait pas de racines moins profondes dans le peuple, comme ces écrivains nous l'attestent de la manière la plus formelle. Ce fut donc seulement deux siècles plus tard que les erreurs de Scot, depuis longtemps oubliées furent renouvelées par Bérenger.

Mais peut-on dire que l'Eglise ait commencé au IXème siècle à combattre les sectaires et que proscrire l'erreur surtout en matière religieuse, c'est lutter contre la liberté de penser? L'histoire des hérésies qui se sont élevées depuis les apôtres prouve d'une manière irréfragable que l'Eglise a toujours cru avoir le droit de réprimer l'erreur et de lutter contre les hommes audacieux qui veulent flétrir le dépôt sacré de la révélation.

Dans le moyen âge où la foi exerçait sur les intelligences un si puissant empire, on voit de temps à autre apparaître des hommes impatients de secouer un joug aussi légitime pour chercher eux-mêmes la vérité. C'est toujours l'orgueil source féconde d'erreurs, qui souleve ces esprits téméraires contre l'Eglise de Dieu et contre son enseignement infaillible. C'est l'orgueil qui entraîne Bérenger à la suite de Scot Erigène dans les voies de l'erreur.

Bérenger naquit à Tours de parents riches et très-considérés dans cette ville. Il suivit à Chartres les leçons de l'illustre Fulbert et ses études furent couronnées de brillants succès. Revenu dans sa patrie, il fut chargé de faire un cours public dans le monastère de St. Martin. Il réunit autour de sa chaire de nombreux disciples qui lui prodiguèrent les louanges et les applaudissements. Il était heureux lorsqu'un maître plus habile que lui vint enseigner dans la fameuse abbaye du Bec près de Rouen. C'était Lanfranc. Bérenger voyant ses disciples l'abandonner pour aller grossir l'auditoire de son rival, se mit à enseigner des opinions hétérodoxes sur l'Eucharistie. Il renouvelait les erreurs de Scot Erigène. C'était attaquer l'Eglise dans ce qu'elle avait de plus cher, dans ce qui fait la consolation du Chrétien sur la terre. Aussi souleva-t-il contre lui des réclamations générales. Il fut condamné par quinze conciles et quatre souverains pontifes. Les auteurs les plus célèbres du temps, Ascelin de l'abbaye du Bec et Lanfranc écrivirent contre lui. Lanfranc le voyant accablé sous le poids de l'Eglise universelle lui disait: « Si vous aviez raison Bérenger « dans ce que vous affirmez sur l'Eucharistie, il s'ensuivrait que l'Eglise « entière dans tous les lieux et dans tous les temps a eu une foi fausse et ce qui est « contraire à l'Evangile ». Bérenger répondait en dénigrant les saints Pères, en affirmant que l'Eglise, immense assemblée d'ignorants, avait erré et périt, lui seul connaissait et professait la vérité.

Voilà déjà Luther se croyant infaillible pour juger la révélation et l'Eglise. Condamné pour la dernière fois par Grégoire VII dans un concile tenu à Rome en 1079 Bérenger abjura, et on ses erreurs et passa le reste de sa vie dans la pénitence.

Toute la doctrine des sacramentaires se résume dans cette proposition de l'hérésiarque du XIème siècle: « Dans l'Eucharistie les choses se passent « en apparence et non pas en réalité — Specie ista geruntur, non veritate. » . . . .

les expressions qu'a employées Paschase en parlant de l'Eucharistie.

Aussi Bérenger est-il regardé généralement comme le père des sacramentaires.

Cependant Mabillon prétend qu'il niait seulement la transubstantiation. Mais le moine Anselin dans une lettre à Bérenger répond d'avance à Mabillon, il reproche à l'hérésiarque de renouveler la doctrine de Scot qui se résumait ainsi: « Quod in altari consecratur, neque verè corpus neque verè Christi sanguis est. » Le dogme défendu par toute l'Eglise contre Bérenger sera proclamé plus tard dans le quatrième concile de Latran et dans le concile de Trente.

Ainsi les hérésies obligent l'Eglise à manifester sa puissance et à mettre dans le plus grand jour les vérités dont elle a reçu le précieux dépôt.

Quelque temps après nous trouverons un autre hérésiarque qui attaque la présence réelle; c'est Pierre de Bruis qui dogmatisait en Provence vers l'an 1126. Il admet cependant que J. C. avait été présent sous les espèces du pain et du vin dans la dernière Cène. Mais depuis lors l'Eucharistie n'était qu'un symbole sans réalité. C'est ainsi que le rapporte Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, qui vivait à cette époque et qui a combattu dans ses écrits ce nouvel adversaire de la présence réelle. Henri, un des principaux disciples de Pierre de Bruis, enseigna à Toulouse les erreurs de son maître vers l'an 1146. Il fut combattu par St. Bernard dont les sermons, les écrits et les miracles vengèrent la doctrine de l'Eglise d'une manière éclatante.

Les Vaudois ne sont pas tombés dans la même erreur, quoique certains auteurs l'aient prétendu. Ces hérétiques soutenaient seulement qu'un prêtre en état de péché mortel ne pourrait pas validement consacrer, tandis que toute personne juste en état de grâce aurait ce pouvoir... Bossuet a parfaitement éclairci ce point d'histoire. Il a démontré encore que les partisans de Wiclef errairent seulement sur la transubstantiation.

Ainsi, au moyen âge la voix des sectaires qui attaquaient la présence réelle, était bientôt étouffée sous les anathèmes de l'Eglise et de ses Docteurs. Mais au XVI^ème^ siècle, les sacramentaires soutiennent leurs opinions malgré le pape, malgré les universités et les conciles; ils travaillent sans relâche à faire prévaloir leurs idées, employant tantôt la ruse, tantôt la force ouverte. Si les nouveaux hérésiarques sont si audacieux, c'est qu'ils ont remarqué que les temps sont changés; ils ont reconnu que les peuples corrompus sont plus disposés à obéir à leurs passions qu'à l'Eglise. Au lieu de l'autorité ecclésiastique + d'attendre les sages réformes que nécessitaient les circonstances, ils vont pousser les fidèles à la révolte en se disant envoyés de Dieu pour remplir une mission extraordinaire. Luther vint le premier donner l'ébranlement à toutes les passions mauvaises qui fermentaient dans l'Europe Chrétienne et surtout dans l'Allemagne.

Luther naquit en 1483 à Eisleben dans la Haute-Saxe, de parents pauvres, mais bons catholiques. Lorsqu'il fut en âge de commencer ses études il se vit obligé de pourvoir lui-même à son entretien en s'aidant de la charité publique. Aussi les commencements de son éducation furent bien durs et bien pénibles; mais plus tard secouru dans sa misère par une riche veuve, nommée Cotta, il se livra à l'étude avec toute l'ardeur de son caractère et devint bientôt l'un des élèves les plus distingués des universités d'Eisenach et d'Erfurt. Il jouissait déjà d'une grande réputation parmi les lauréats des écoles, lorsqu'en 1505 la foudre frappa à ses côtés un de ses amis nommé Alexis. Il quitta aussitôt le monde et entra dans un couvent

d'Augustins où il fit ses vœux et reçut la prêtrise malgré ses parents.
Luther avait une imagination ardente et naturellement portée aux excès ; chez lui tout était passionné ; sa vie religieuse s'en ressentit. « Si jamais dit-il
« lui-même Augustin alla droit au ciel par les murs d'une abbaye, je
« mérite d'y entrer. . . . . je jeûnais je veillais, je me mortifiais jusqu'à
« compromettre ma santé, . . . j'étais tellement noyé dans le papisme que
« j'aurais tué quiconque aurait dénié une syllabe d'obéissance au souverain
« pontife. » Luther était scrupuleux de manière à lasser son confesseur et quelquefois il passait des nuits entières en oraison dans sa cellule jusqu'à tomber en défaillance. « Luther était un de ces hommes ardents et impétueux, dit Feller, qui, une fois vivement saisis par un objet, s'y livrent tout entiers, n'examinent plus rien et deviennent absolument incapables d'écouter la sagesse et la raison. Aussi quand l'esprit de soumission et d'obéissance l'abandonna, il devint terrible par ses emportements contre l'Eglise et contre tous ceux qui lui opposaient quelque résistance. Doué d'une éloquence impétueuse mêlée d'injures et de trivialités, personne n'était plus propre que lui à remuer les masses. La plume se refuse à transcrire les plaisanteries grossières dont il poursuivait le pape et les cardinaux, les théologiens et les saints pères. Ecoutons plutôt Erasme écrivant à Luther : « les gens de bien gémissent du schisme dont tu ébranles le monde par ton esprit arrogant, effréné et séditieux. »
« Je tremble, disait Mélanchthon, quand je pense aux passions de Luther :
« elles ne le cèdent point en violence aux emportements d'Hercule. » Voilà quelques traits du chef de la réforme, le reste ne vaut pas mieux.

A côté de Luther apparaît Mélanchthon, son disciple chéri. « Celui-ci,
« dit Bossuet, était le plus éloquent et le plus poli aussi bien que le plus modéré
« des disciples de Luther : jeune encore et plus versé dans les belles-lettres que dans les
« matières de théologie, il fut séduit par le mot spécieux de réforme et il regarda
« Luther comme le seul prédicateur de l'évangile. » . . . Mais plus tard en voyant les emportements et les inconséquences de son maître, il tomba dans l'incertitude sur ce qu'il fallait croire ou rejeter et conseilla à sa mère de demeurer toujours dans le sein de l'Eglise catholique. Il changea, dit-on, quatorze fois de sentiment sur la justification.

Un autre disciple de Luther, non moins célèbre, Carlostadt, archidiacre de Wittemberg, était, au jugement de Mélanchthon, un homme brutal, sans esprit, sans science, sans aucune lumière du sens commun et plutôt Juif que Chrétien.

Près de lui figure Œcolampade, religieux de Ste Brigitte et plus tard curé de Bâle. Il était très-versé dans la littérature profane et sacrée aussi fut-il d'abord l'ami d'Erasme. On le compare à Mélanchton, car il était moins emporté que la plupart des disciples de Luther.

Zuingle curé de Zurich, était, au jugement de Luther, une progéniture de l'enfer, un associé d'Arius, un homme qui ne méritait pas que l'on priât pour lui. Mais Bossuet le juge avec plus de modération. « Zuingle était, dit-il, un homme
« hardi et qui avait plus de feu que de savoir. Il y avait beaucoup de netteté dans
« ses discours et aucun des prétendus réformés n'a expliqué ses pensées d'une manière
« plus précise, plus uniforme et plus suivie, mais aussi aucun ne les a poussées
« plus loin, ni avec plus de hardiesse. » . . .

Au dessus de tous ces réformateurs secondaires s'élève Calvin dont la célébrité contrebalance celle de Luther. Il était fils d'un tonnelier de Noyon. La famille catholique des Mammor paya les frais de ses premières études et, comme Luther, il vécut des aumônes de ceux qu'il devait attaquer plus tard avec tant de fureur dans leurs croyances religieuses. Il n'avait pas comme le père de la réforme cette éloquence impétueuse qui émeut et entraîne si facilement la multitude, mais il était dialecticien très-habile et

capable de réunir en un corps de doctrine les principes épars des nouveaux apôtres. « Je ne sais, dit Bossuet, si le génie de Calvin se serait « trouvé aussi propre que celui de Luther à ébaudir les esprits et à « émouvoir les peuples, mais après les mouvements excités, il s'éleva en « beaucoup de pays et principalement en France au dessus de Luther « même ». Calvin suca le poison de la réforme à Bourges où il eut pour professeur le lutherien Volmar. Après différentes courses en France, en Italie, en Suisse, il se fixa à Genève qui devint le foyer de la nouvelle doctrine; il finit par gouverner cette ville en maître absolu. Le langage de cet hérésiarque a tout l'emportement de celui de Luther; quant à son caractère, les réformés eux-mêmes vont nous le faire connaître: « Calvin, disait Waldus « est violent, pervers, je le sais; tant mieux, voilà l'homme qu'il faut « pour avancer nos affaires ». — Qui fut jamais, dit J.J. Rousseau plus « impérieux, plus décisif, plus tranchant, plus divinement infaillible à « son gré que Calvin!. la moindre opposition qu'on osait lui faire « était toujours une œuvre de Satan, un crime digne du feu. »

Voilà les hommes qui vont soumettre à l'autorité de leur raison privée l'auguste sacrement de l'autel, qui vont attaquer le dogme le plus cher au cœur des Chrétiens depuis la naissance de l'Eglise! qui ne sait encore que ces hommes ont rompu, au grand scandale du monde chrétien les obligations du célibat et dévoilé sans respect humain toutes les turpitudes de leur cœur!..... Aussi Erasme, à la vue de ces infâmes disait avec son ironie familière: « Certaines personnes appellent la réforme une tragédie « moi, je l'appelle une comédie où tout se termine généralement par des « mariages. »

Nous venons de tracer d'une main rapide le caractère des principaux chefs de la réforme, mais cette esquisse imparfaite suffit abondamment pour nous faire connaître les sectaires dont nous allons étudier la doctrine sur l'Eucharistie.

Le premier principe posé par Luther, c'est le libre examen en matière religieuse, c'est à dire que toutes les vérités révélées sont soumises aux caprices de la raison privée. — Le second non moins fécond en funestes conséquences, c'est la justification par la foi seule. D'après ce principe les sacrements ne sont pas les signes efficaces de la grâce, mais seulement des moyens de fortifier par leur caractère symbolique, la foi du fidèle en la rémission des péchés. Luther affirme tout haut que quiconque croit fermement aux promesses divines, n'a plus besoin de sacrements, mais d'un autre côté, il défend avec beaucoup de force et de chaleur la présence réelle.. Ainsi il ne recule pas devant une inconséquence. Mais les paroles de l'Institution de l'Eucharistie lui paraissent si claires qu'il est impossible de les éluder. C'est sous cette impression qu'il écrivit à Bucer en 1524: « Oui, si le docteur Carlostad avait pu « m'apprendre, il y a cinq ans, qu'un sacrement n'est autre chose que « du pain et du vin, il m'aurait rendu un grand service et m'aurait « aidé singulièrement à battre en brèche la papauté; mais je suis pris « je n'en puis sortir, le texte est trop évident, tout artifice du « langage est ici impuissant » (œuvre de Luther t. XV)

Carlostadt dont parle ici Luther, attaqua le premier la présence réelle; il appliquait le principe du libre examen, en s'élevant

contre l'interprétation de son maître, et surtout il appliquait le principe de la justification par la foi seule. Car si la foi seule justifie, si avec elle on n'a pas besoin de sacrements, il est naturel de rejeter un dogme qui enseigne que l'Eucharistie renferme l'auteur même de la grâce. Mais l'opposition du disciple excita la colère du maître et amena une rupture violente. Cette séparation est trop mémorable pour être passée sous silence, et je ne dois pas craindre d'en parler après Bossuet. Luther et Carlostadt osèrent discuter les sujets les plus augustes, sur le ton le plus trivial dans les termes les plus indignes, dans le lieu le moins convenable. Ce fut à Orlemond dans l'auberge de l'Ours noir qu'eut lieu cette célèbre rupture entre le disciple et le maître. Carlostadt déclara à Luther qu'il ne pouvait souffrir son opinion sur la présence réelle. « je vous défie, dit Luther, d'écrire contre » moi sur ce sujet et je vous donne même ce florin d'or, si vous l'entreprenez ». Il tire le florin de sa poche. Carlostadt le met dans la sienne. Alors ils avalèrent une rasade à la santé l'un de l'autre, et se déclarèrent la guerre dite du sacrement. (1524) Leur adieu n'est pas moins mémorable. « puissé-je » te voir sur la roue, dit Carlostadt à Luther! ... puisses-tu, reprit Luther » te rompre le cou avant de sortir de la ville! .... Une fuite précipitée put seule mettre Carlostadt à l'abri des mauvais traitements dont le menaçait Luther.

Mais Zuingle et Oecolampade relevèrent bientôt le gant en reprenant pour leur compte les opinions de Carlostadt. Oecolampade expliquant les paroles de l'institution Eucharistique prétendait que le mot Corps est pris dans un sens figuré — Zuingle de son côté, soutenait que le mot est veut dire signifie. Voici du reste la doctrine sur l'Eucharistie telle qu'il l'expose lui-même. « Les sacrements ne sont que les signes de la grâce que l'on porte déjà d'avance — La « Cène n'est qu'une simple commémoration de la mort expiatoire du Christ; les paroles de « l'institution Eucharistique doivent s'entendre au figuré ... Surtout dit Zuingle, répondant d'avance à l'interprétation Calviniste « ne faut pas écouter ceux qui disent: nous « mangeons en vérité la chair du Christ, mais spirituellement, car il y a « contradiction dans les termes. Et puis il continue de la sorte: Le Christ est « monté au ciel avec son corps, il régit son Eglise par son esprit et sa grâce; il y « est présent, mais par sa vertu céleste seulement et non corporellement. »

Zuingle soutient donc avec Luther que les sacrements ne sont que les signes de la grâce, que l'on porte déjà d'avance, et il conclut aussitôt que l'Eucharistie ne renferme pas l'auteur de la grâce.

Voilà comment l'erreur sur la justification entraîne les réformateurs dans une foule d'autres erreurs. Luther refuse de tirer les conséquences rigoureuses des principes qu'il a posés le premier et se met à déclamer contre les adversaires de la présence réelle. Malheureusement pour lui, il attaque le dogme catholique sous un autre rapport et fournit ainsi à ses ennemis un puissant moyen de défense. Luther remplace la transubstantiation par la consubstantiation. D'abord les deux choses lui paraissent indifférentes; mais plus tard, dans un écrit contre le roi d'Angleterre, il formule ainsi son système: « J'avais « enseigné qu'il n'importait pas que le pain demeurât ou non dans l'Eucharistie « mais maintenant je transsubstantie mon opinion, j'affirme que c'est une impiété « et un blasphème de dire que le pain est transubstantié ». Dans la suite il permit de nouveau la transubstantiation à certaines villes d'Italie. « Voilà comment décidait le nouveau pape, dit Bossuet.

Zuingle se vengea des fureurs de Luther contre les sacramentaires en attaquant la Consubstantiation. Il prouva que si l'on devait s'en tenir au sens littéral, la doctrine catholique était seule admissible et que si l'on recourait au sens figuré, il avait autant de raison de nier la présence réelle, que Luther la transubstantiation. « Il faudrait disait-il, une « merveilleuse leçon de rhétorique pour nous faire admettre que ces mots du Christ: Ceci est

« Mon corps, peuvent se changer en ces autres : Mon corps est mangé dans ce pain.

Les deux partis se disputaient depuis quinze ans sur la présence réelle, lorsque Calvin vint se jeter dans la mêlée et donna tort aux deux camps à la fois. Car d'un côté, dit Bossuet, il répéta cent et cent fois contre Zuingle que tous les régnés nous recevons vraiment le corps, le sang de Jésus-Christ, que la chair de J. C. est distribuée dans le sacrement de l'Eucharistie, qu'elle nous pénètre, que nous sommes participants non seulement de l'esprit de J. C. mais de sa chair, que nous en avons la propre substance ..... D'un autre côté il se déclare violemment contre les papistes et Luther au sujet de la présence réelle ; il les appelle des mangeurs de chair humaine et traite l'Eucharistie de repas de Cyclopes. Car, dit-il, quoique la chair de J. C. nous soit distribuée dans l'Eucharistie, que nous soyons participants de sa propre substance et de son sang, cette substance reste exclusivement au ciel et ne nous est unie que par la foi. — Au fond, dit encore Bossuet, malgré les grands mots de corps, de sang, de propre substance, Calvin ne reconnut jamais dans l'Eucharistie qu'une présence de foi et de vertu, c'est-à-dire que, selon ce novateur, des choses séparées et demeurant autant séparées que le ciel et la terre, ne laissent pas d'être unies substance à substance.

Voilà des chimères, des absurdités, des contradictions où personne ne peut rien comprendre. Zuingle avait bien raison de dire : « N'écoutons pas ceux qui disent : Nous mangeons en vérité la chair de J. C. mais spirituellement », car il y a contradiction dans les termes. Voilà comment les ennemis de la présence réelle se combattent les uns les autres. Voilà ce que produit le libre examen ou le principe absurde de la justification par la foi seule. Luther surtout fut admirable dans sa lutte contre les sacramentaires ; les ouvrages qu'il composa pour les réfuter sont ce qu'il a écrit de plus solide ; son style est vif, ses preuves sont claires, ses démonstrations concluantes, toutes les fois que, cherchant à défendre ce qui est ancien et non à le détruire, il s'appuie sur la base immuable de l'Eglise catholique. Le père de la réforme qui avait d'abord jeté le dédain sur les docteurs de l'Eglise et sur la tradition, en appelle alors à l'autorité de ces docteurs et de la tradition universelle. Il écrit à Albert de Prusse en 1532 : « Cet article n'est pas un dogme inventé par les hommes, il est « fondé sur l'Evangile sur des paroles claires, irréfragables, il a été uniformément « cru et conservé dès l'origine de l'Eglise Chrétienne, dans le monde entier, jusqu'à « cette heure, comme le prouvent les œuvres des saints pères de la langue grecque et « de la langue latine outre l'usage journalier, l'expérience non interrompue. — « — — Si c'était un article nouveau, s'il n'avait pas été uniformément gardé « dans toutes les Eglises, il ne serait pas si dangereux, si effrayant d'en douter, d'en « disputer. Quiconque en doute, c'est comme s'il ne croyait plus à l'Eglise « Chrétienne et s'il condamnait la sainte Eglise comme une hérétique réprouvée « et le Christ lui-même, les apôtres, les prophètes qui l'ont établie quand ils « ont dit : Voyez, je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles ; l'Eglise de Dieu « est la colonne et la base de ~~l'autorité~~ la vérité ; ~~puis que le Christ dit~~

Aussi l'Eglise de Dieu réunie à Trente repousse et condamne toutes les erreurs des sacramentaires, elle condamne également

les opinions de Luther contre la transubstantiation et toutes les fausses doctrines des réformateurs. Elle n'usurpe pas un droit puisque d'après Luther lui-même, l'Eglise de Dieu est la colonne et la base de la vérité, puisque le Christ doit la diriger et la soutenir jusqu'à la fin des siècles. L'Eglise en frappant d'anathème les hérétiques du XVI ème siècle manifeste au monde son autorité infaillible, comme elle l'avait manifestée si souvent depuis sa naissance en rejetant de son sein les Simon, les Marcion les Arius, les Nestorius, les Scot, les Bérenger, les Wiclef. Il faut qu'il y ait des hérésies pour que la foi des fidèles soit mise à l'épreuve, mais on peut dire encore que les hérésies servent admirablement à faire éclater la puissance de l'Eglise, à faire mettre dans le plus grand jour les vérités contenues dans le dépôt sacré de la révélation.

Après la protestation du Concile de Trente contre les sacramentaires, pour défendre un dogme entouré de la vénération des siècles et établi sur des preuves irréfragables, il est permis encore de rappeler une autre protestation qui part du sein du peuple armé pour défendre l'antique croyance de ses pères.

En Suisse les cantons de Lucerne, de Zug, d'Uri, de Schwitz, d'Unterwalden, prêtés et opprimés par les ennemis de leur foi, envoient huit mille hommes contre Zuingle et ses partisans réunis au nombre de vingt mille pour faire prévaloir les opinions nouvelles, les armes à la main. Les catholiques triomphent et Zuingle périt dans la mêlée.

Voilà comment la tradition populaire elle-même résiste aux réformateurs.